

LES
CAHIERS
DE LA
nrf

GUY GOFFETTE

LA MÉMOIRE DU CŒUR
CHRONIQUES LITTÉRAIRES 1987-2012

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA VIE PROMISE, 1991.
LE PÊCHEUR D'EAU, 1995 (Poésie/Gallimard, 2007).
VERLAINE D'ARDOISE ET DE PLUIE, 1996 (L'un et l'autre; Folio, n° 3055).
ELLE, PAR BONHEUR, ET TOUJOURS NUE, 1998 (L'un et l'autre; Folio, n° 3671).
ÉLOGE POUR UNE CUISINE DE PROVINCE, suivi de LA VIE PROMISE, 2000 (Poésie/Gallimard), *préface de Jacques Borel*.
PARTANCE ET AUTRES LIEUX suivi de NEMA PROBLEMA, 2000.
UN MANTEAU DE FORTUNE, 2001.
UN ÉTÉ AUTOUR DU COU, 2001 (Folio, n° 3813).
OISEAUX. *Illustrations d'Hervé Coffinières*, 2001 (Albums beaux livres).
PETIT PRINTEMPS PORTATIF, *anthologie*, 2002 (hors commerce).
SOLO D'OMBRES précédé de NOMADIE, édition revue et corrigée, 2003.
AUDEN OU L'ŒIL DE LA BALEINE, 2005 (L'un et l'autre).
UNE ENFANCE LINGÈRE, 2006 (Folio, n° 4564).
L'ADIEU AUX LISIÈRES, 2007.
L'AUTRE VERLAINE, 2008 (Folio, n° 4925).
PRESQU'ELLES, 2009.
TOMBEAU DU CAPRICORNE, 2009.
LES DERNIERS PLANTEURS DE FUMÉE, 2010 (Folio 2 €, n° 5168).
PAUL CLAUDEL, 2011 (Albums de la Pléiade).
LA RUÉE VERS LAURE, 2011.
LA MÉMOIRE DU CŒUR, 2013 (Cahiers de la nrf).
GÉRONIMO A MAL AU DOS, 2013.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

- VINGT POÈMES POUR L'AN 2000, anthologie présentée par Guy Goffette avec un supplément pédagogique (Folio junior en Poésie, n° 1010).

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LA MÉMOIRE DU CŒUR

GUY GOFFETTE

La mémoire du cœur

Chroniques littéraires

1987-2012

nrf

GALLIMARD

*Pour Dany
et pour Jean-Pierre*

Avant-propos

UNE PETITE BALADE AU SOLEIL

La mine triste et grise souvent qu'elles affichent, les préfaces, c'est à vous saper le moral. Encore si c'était leur faute, on pourrait comprendre tous ces lecteurs avides et pressés, ni une ni deux qui vous les sautent comme un petit pont de rien du tout pour plonger tout nu tout cru dans l'eau vierge du roman ou du poème qui suit, et ne pas compromettre un élan aussi juvénile. Mais c'est rarement le cas, j'en sais quelque chose pour avoir fait comme eux l'expérience, moi aussi, une fois ou deux, je l'avoue, et l'avoir bien regretté.

La tête des chroniques et des notes de lecture ne vaut pas mieux : ce teint cireux de veilleuses en souffrance au fond de revues qu'on a lues à moitié, en courant, et qui finissent dans la poussière des greniers.

Quand on pense au temps que le préfacier ou le chroniqueur a passé pour les écrire, à tout le mal qu'il s'est donné pour débroussailler le chemin du lecteur, lui offrir les indications les plus claires, les plus précises possible, afin de lui éviter les désagréments du bonhomme qui s'égaré en terre inconnue, tout de même, ça fait mal au cœur, une indifférence pareille à leur endroit. D'autant plus qu'ils étaient pétris de bonnes intentions et se réjouissaient à l'avance de partager leur bel enthousiasme avec le lecteur.

Alors voilà, ai-je pensé, c'est bien le moins de procurer à ces textes délaissés une nouvelle chance de se montrer. Avec un sursaut d'énergie et un visage plus avenant. Je n'ai trouvé qu'un moyen, c'est de les sortir de leur exil et de les embarquer, avec un ou deux inédits, dans la même voiture — ce mince ouvrage — pour une petite promenade en plein air.

Il faut voir comme ils se sont précipités. De vrais galopins. Qui se chamaillent pour occuper les meilleures places, comme si la mémoire du cœur allait en tenir compte, elle qui se fiche pas mal de leur taille littéraire et de leur importance sociale. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les poètes se mêler aux romanciers, les célébrités bavarder avec des inconnus du grand public, ces derniers allongeant et multipliant leurs citations pour donner au lecteur le temps de les apprécier comme il faut. Tout cela dans un beau désordre, naturellement. Tant pis, tant mieux, l'essentiel à la fin est que ce petit monde s'entende et prenne du bon temps.

Bien entendu, tous ceux que j'aime ne sont pas du voyage : l'occasion ne m'a pas toujours été donnée de les préfacer ou d'en rendre compte, et souvent même une certaine pudeur m'a retenu de le faire autrement qu'en paroles. Mais on retrouvera la plupart des absents dans ma petite « bibliothèque idéale » en fin de volume. Et puis, n'est-ce pas, tant que le cœur continue de battre, le livre reste ouvert.

Je veux croire en tout cas que cette petite balade au grand air saura redonner à ces textes le sourire, le teint frais et quelques lecteurs de plus.

GUY GOFFETTE

LES VIEUX AMIS

Préfaces et chroniques

*Mémorial de la tendresse**

JACQUES BOREL

I

On aura beau faire et beau dire, inventer les plus belles fables, se transporter sans ambages sur la Lune ou Jupiter ou Saturne — planète que Jacques Borel, en verlainien accompli, affectionne tout particulièrement —, on n'enlèvera pas à l'homme (ou alors, ce nouvel Adam qu'on nous prédit n'en sera plus un, mais, robot perfectionné, un pâle décalque tout au plus) cette vérité comme une épine enfoncée si profond dans l'âme qu'elle fait chair avec elle : chacun de nous vit et meurt de son enfance.

Et rien ne peut nous détourner longtemps de cette vérité. Et tout nous y ramène sans cesse, tout, c'est-à-dire rien, presque rien, deux fois rien, comme on dit : un reflet sur la vitre, le chapeau d'une femme dans la rue, un homme qui parle seul dans le métro, un hérisson écrasé sur la chaussée, le sifflement d'un train, rien, c'est-à-dire : tout. Et cela nous bouscule, nous prend subitement à la gorge, cela qui a façonné l'être en nous, malgré nous, l'a déformé à jamais comme ces « portraits » de Francis Bacon à qui Borel, dans

* *La Nouvelle Revue française*, n° 467, décembre 1991.

*Commémorations*¹, son dernier livre en date, fait justement référence, révérence.

Qu'ils s'en aperçoivent, et la plupart d'entre nous refusent de se laisser happer, distraire. Aussi, quand les images d'autrefois les assaillent, les chassent-ils comme des mouches afin de vaquer tranquilles à ne rien faire au bout du compte, comme tous les grands occupés, toujours ailleurs, autant dire nulle part.

Ou alors je me trompe, c'est plus profond que cela, et toute la misère qu'on devine dans les regards perdus, les gestes brisés, au fond des bistrots, des hôpitaux, des gares, ces banlieues de l'amour, ça viendrait de là, de cet arrachement au paradis d'enfance, de cette séparation dont le temps et la conscience de la mort aiguïssent la douleur. De ce sentiment tout à coup, avec ce qui remonte au cœur, l'étreint, ces images précises ou floues, n'importe, indatables; de ce sentiment que la vie promise, c'était hier, irrévocablement, et que nous allons tous vers la décrépitude et la dégringolade finale. De cette impossibilité de l'accepter, de s'y résoudre, de s'en accommoder.

Se peut-il même qu'un seul homme soit insensible à cela, à cette irrémédiable chute, que la fuite du temps ne l'atteigne pas? Comment expliquer alors tous ces abus d'alcool, de vitesse, de voyages, la télévision vingt-quatre heures sur vingt-quatre allumée et jusqu'à la conquête de la Lune, si ce n'est pas le besoin qu'éprouve l'homme d'échapper à son angoisse, de se projeter toujours plus loin de lui-même, d'oublier son prochain retour à la poussière dans une distraction infinie?

Comme elle est significative la faim de vivre vite, vite, qui saisit l'être au sortir de l'enfance, cette faim qui fait dire au poète Lucien Becker :

1. *Le Temps qu'il fait*, 1990.

*« Il me faut aller vite dans tous les sens
parce que partout autour de moi
des femmes qui vont mourir se donnent
à des hommes dont la mort est pour demain¹. »*

C'est au cœur de la déchirure, au contraire, que Jacques Borel s'est d'emblée installé ou que la vie, dès le commencement, blessée, déchirée, marquée par la mort du père, l'a contraint de s'installer. De se battre. D'affronter ses ombres sur le champ de tir continu qu'on appelle la mémoire, avec la seule arme, scalpel, sonde, bouclier tout à la fois, qu'il ait trouvée : l'écriture. Arme à double tranchant, si c'en est une, l'écriture, qui, fouillant la plaie pour en extraire la balle perdue, active la douleur et l'affine ou qui, chargée de protéger le combattant, l'aveugle et l'expose davantage aux coups. Encore, s'il était dupe, mais non :

« Non, elle ne peut rien, l'écriture, contre le temps, elle ne peut rien contre l'angoisse qui la nourrit et qu'elle décuple peut-être, qu'elle irrite, qu'elle provoque, contre la mort qui la guette, qui est déjà, comme en nous-mêmes, tapie en elle, et c'est au-devant d'elle que chaque ligne [...] se précipite². »

N'importe, c'est à elle, à elle seule, que Jacques Borel s'en remet pour parer à la souffrance et à l'angoisse d'exister; avec elle que, bon gré mal gré, il s'expose à cet impitoyable et fascinant et dangereux faisceau de balles traçantes, ces images qui ressurgissent sans arrêt, impossible de s'en défaire, de les fixer sinon, mais peut-être est-ce là encore une illusion, avec l'encre que le temps effacera, sur le papier qui va jaunir et partir en poussière.

1. *Plein amour*, Gallimard, 1954.

2. *Le Retour*, Gallimard, 1970.

Du moins ce mouvement de la main sur la feuille permet-il à l'auteur de tenir, de ne pas sombrer tout à fait dans « *l'interminable noyade* » du passé, de résister encore aux forces destructrices du désespoir et de la folie. Comme si, cherchant à remonter à l'origine, au premier temps de tel geste inoublié, il pouvait, non pas le corriger, dévier sa trajectoire fatale, mais le comprendre un peu mieux et, partant, se rejoindre et donner en quelque sorte un sens, un autre sens à cette existence, dont la mort depuis toujours « *hypocritement masquée, cachée* » brouille si bien les cartes, empâte les doigts, occulte l'enjeu.

Et c'est bien sur elle, « *la fascinatrice* », la mort — et sur la lente dégradation des êtres et des choses qu'elle orchestre de main de maître — que l'œuvre borélienne, livre après livre, s'est construite et se poursuit. Sur elle et contre elle. Avec un acharnement, une constance, une fidélité exemplaires et qui témoignent à la fois de la *nécessité* vitale de cette entreprise pour l'auteur et de l'impossibilité où il se trouve d'y échapper dès lors qu'il y a mis le pied. La main, le corps tout entier. Bourreau et victime en même temps, broyé par ce qu'il broie, écorceur écorcé, mis à nu. Vainqueur pourtant au milieu des vaincus, de se savoir battu d'avance et de refuser de baisser les armes même si « *les jeux sont faits* » car, écrit-il,

« [...] *tu ne peux chanter que celui que tu es
Et si c'est le désert ou la mort qui t'habitent
Comment cacherais-tu sous le spectre des roses
Ces touffes de chardons qui tremblent dans ta gorge¹ ?* »

et il est vrai que, face à la mort, il n'est d'autre alternative, sauf à se fermer les yeux, que l'affrontement sans pitié de

1. *Sur les murs du temps*, Le Temps qu'il fait, 1989.

soi et de cet autre en nous, de tous les autres dont nous sommes la trace, dont nous portons à l'intérieur, retournées comme un gant, les brûlantes figures.

Si la littérature est rien de moins que l'expression de ce combat insensé, inégal, dérisoire avec la mort et la quête obstinée de l'Autre, le même au fond de soi dont la vie nous prive, nous sépare, ou si c'est autre chose, je ne sais. Mais je rejoins entièrement Jacques Borel quand il avoue ne pouvoir « réduire » tout à fait « cette voix » en lui qui, dans les pires moments de lassitude et de doute, « s'acharne à [lui] souffler que la seule littérature qui vaille d'être sauvée, c'est celle-là qui dérange, qui descelle et dénude, et qui ne peut se confondre avec aucun mensonge et aucune consolation¹ ».

On peut sans conteste ranger son œuvre sur ce rayon-là.

II

Le premier livre de Jacques Borel, *L'Adoration*², est un « chant d'amour » tout entier dédié à sa mère, la mère aimée, la mère unique (et toutes les mères sont uniques et toutes sont unies dans cette « dépossession » sans fin de leurs œuvres vives, de leur destin). L'internement de celle-ci dans un hôpital psychiatrique et la perspective brutale de sa fin révèlent tout ensemble à l'auteur la profondeur de son attachement et le nœud d'angoisses qui bloquait jusque-là les voies de l'écriture, paralysant toutes ses tentatives. Un attachement d'autant plus exclusif et irréductible qu'il se fonde sur une expérience rentrée et comme oubliée de la mort : « Je n'ai pas connu mon père. J'avais quatre mois quand il mourut... » Voilà la fêlure originelle, l'absence détermi-

1. *La Dépossession (Journal de Ligenère)*, Gallimard, 1973.

2. Gallimard, 1965.

nante, circonscrite en quelques mots, cet incipit entêtant et si proustien déjà, où l'œuvre entière va s'engouffrer. Et vrai, il n'est pas un livre de Borel où cet éternel absent n'affirme sa présence, fût-ce par le silence où il est confiné, comme l'ombre portée, le socle? de la statue élevée à la mère.

Commémorations, malgré son titre, ne déroge pas plus que les autres livres, ou de si peu, à cette règle du filigrane, du « creux », de l'abyme, et c'est un palimpseste surchargé de noms dont *l'Autre* en dessous, l'innommé, l'effacé se nourrit, se nomme. Si brûlante et discrète à la fois que soit ici l'évocation du père, comme une stèle sans inscription entre les herbes, il semble toujours que l'auteur, ce fils grandi trop vite, devenu adulte d'un seul coup, se fait violence pour ne pas les fouler, ces herbes folles, ne pas trop déranger le silence entourant ses « racines orphelines ». Ainsi, parlant des « premières cigarettes » partagées en cachette avec une petite camarade, s'il vient à l'évoquer, ce père « fumeur invétéré », c'est encore comme en passant, comme si cet amour immodéré du tabac que Jacques Borel revendique n'était rien de plus que la poursuite d'un jeu, d'une complicité enfantine, alors que, de toute évidence, il s'agit d'une manière de ressusciter le père, *d'être lui*, de le perpétuer en somme et, ce faisant, de provoquer la mort, de la vaincre et de l'écraser sous lui.

Rappelant plus loin le rêve qu'il fit de Jacques Lemarchand tué par la cigarette, c'est la gorge prise, contagieusement nouée, douloureuse, qu'il avoue enfin :

« La mort, dès ma naissance, de mon père, son absence, a bien été, comme on dit, un de mes "problèmes", et le plus déterminant sans doute. Par cette absence dès l'origine inflexible, ma vie, il n'était pas concevable que, d'instinct, ma tardive accession à l'écriture ne s'inscrivît elle-même sous ce signe. Et que

cette absence rende compte de cet inassouvisable besoin en moi d'admirer, d'estimer, de m'en rapporter de toute façon à un juge et à un témoin — les pages même qui de loin en loin m'échappent, n'est-ce pas toujours comme un enfant fait à son père de ses devoirs, de sa « copie », que je tends, obscurément, à les présenter? — si ressassée que soit la leçon, il faut bien que cet appel à l'autre, ce besoin de l'autre, et son approbation, j'allais dire : son adoubement, soit l'évidence. »

Aveu que toute l'œuvre, depuis le commencement, ne cesse de taire et de répéter en même temps, sur tous les tons, « *cri toujours ouvert* », si présent dans les poèmes qui ont précédé, accompagné, suivi la genèse de *L'Adoration* et que Jacques Borel s'est enfin décidé à nous donner, tels quels, plus de vingt ans après, pareils à ces tessons de bouteilles sur la crête du mur, qui n'en finissent pas de déchirer le vent, le ciel, la paume des jours :

*« Pourquoi es-tu mort, père,
Après m'avoir craché,
Inutile joyau,
Dans cette longue plaie
Qui ne se ferme plus¹? »*

À cette question sans réponse, à ce cri sans écho, à ces éclats d'un vécu que le temps a terni sans parvenir cependant à en émousser les pointes, le tranchant, qu'opposer? Qu'opposer à la mort de jour en jour plus proche, aiguissant la noire mélancolie à mesure que la lucidité grandit et s'affine; que lui répondre et comment lui tenir tête, sinon en dressant contre elle, obstinément, inlassablement, désespérément, le procès-verbal de la mémoire qui « *jamais ne se trompe, jamais ne ment* » et de l'inguérissable compassion

1. *Sur les murs du temps, op. cit.*

pour les êtres que la vie défait, ces « *saugrenus* » auxquels il adresse, par le biais de la mère aimée, blessée, humiliée, flouée elle aussi, un « *chant d'amour* » qui l'engloutit tout entier. Un chant d'amour, oui, comment appeler autrement ces milliers de pages ferventes et douloureuses, ce vertige de mots gorgés de tendresse, de larmes, de révolte, de pitié, de remords comme une prière ininterrompue, une supplique, une litanie, cette mise à blanc du passé, cette mise à nu, à vif de l'homme et de son dévorant « *tas de secrets* », ce retour incessant sur soi-même, sur ce qui fut, ne fut pas, aurait dû être, avec l'angoisse récurrente de ne plus pouvoir écrire, d'écrire à côté de soi, en pure perte; comment l'appeler, cette plongée au plus sombre des souvenirs, ce creusement sans fin des mêmes images — « *écrire, dit-il, c'est descendre toujours plus loin [...] dans ces régions en nous où ça fait mal* » —, comment, oui, comment, cette impitoyable, affolante autant que dérisoire course contre le temps, la mort, l'oubli? Si ce n'est pas là un chant d'amour et de déréliction tout ensemble, alors qu'est-ce? Et qu'est-ce que la littérature après tout, sinon cette urgence, sous de multiples formes, d'Homère à Céline, d'en découdre avec la nuit, la solitude et l'effroi du néant?

III

« *Mon passé est mon avenir, mon avenir est mon passé*¹ ».

Toute l'œuvre de Jacques Borel s'inscrit dans cette formule antithétique. Autobiographie forcenée, elle s'enracine dans la mémoire et fleurit dans l'imaginaire. Au contraire des mémorialistes, elle ne s'attache aux dates ni aux faits, l'Histoire l'indiffère et les histoires. Le temps ne

1. *Ibid.*

BUCAREST, IMPAIR ET PASSE (avec des peintures d'Augusta de Schucani),
Area, 2002.

PSAUME POUR LE TEMPS QUI ME DURE D'ÊTRE SANS TOI (avec
des peintures originales de Georges Badin), *G. Badin Éditeur*, 2003.

TRAVERSÉE (avec des photographies de Dan Hayon), *Éditions D.H.*, 2006.

L'ADIEU AUX LISIÈRES (gravures de Claude Stassart et Jean-Marie Queneau),
Éditions de la Goulotte, 2006.

LUMIÈRE D'ÉPICERIE (illustrations de Wanda Mihuleac), *Éditions Transignum*,
2006.

L'USAGE DES VILLES, livre-performance avec Joël Leick, *Éditions Rencontres*,
2007.

LE JOURNAL DE L'IMITATEUR (avec des peintures de Joël Leick), *Fata
Morgana*, 2007.

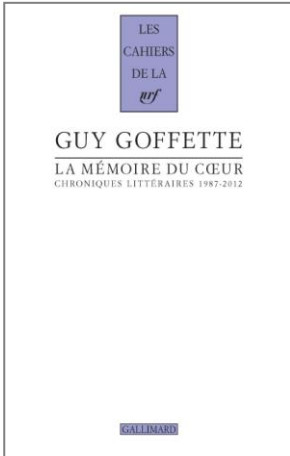
ÉPILEPSIE FORCE DOUZE (illustrations de Joël Leick), *Fata Morgana*, 2007.

PETITS RIENS POUR JOURS ABSOLUS (illustrations originales de A.-P. Arnal,
C. Deblé, D. Bourguignon, G. Badin, C. Lopes Curval, J. Leick, F.-X. Fagniez,
H. Yeru et l'auteur), *Éditions Rencontres*, 2007.

ULYSSE ÉBLOUI (illustrations de Joël Leick), *Éditions Rencontres*, 2007.

LA CHAMBRE DES NUES (peintures de Julius Baltazar), *H.C.*, 2007.

LA MAISON DE L'EXIL (dessins de Nicolas Gauthier), *Circa 1924*, 2008.



La mémoire du cœur Guy Goffette

Cette édition électronique du livre
La mémoire du cœur de Guy Goffette
a été réalisée le 18 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139828 - Numéro d'édition : 248729).

Code Sodis : N54415 - ISBN : 9782072482625
Numéro d'édition : 248731.